

Avec « Finistère », Anne Berest explore la mémoire transgénérationnelle des pères

La romancière explore des constellations familiales. Après un roman consacré à la généalogie maternelle, voici « Finistère » qui transcende aujourd'hui celle d'un père taiseux

JEAN-BERNARD VUILLÈME



Anne Berest, en 2022. — © JOEL SAGET / AFP

Il y a un engouement contemporain pour les récits de vie et les histoires familiales. Anne Berest en est un fer de lance. Les six romans qu'elle a fait paraître, de 2010 à 2025, peuvent être considérés comme des modèles de ce genre en vogue. Pas seulement en tant que romans à succès, mais aussi, et peut-être surtout, en tant que pratique populaire. Plonger dans ses racines, ressusciter des ancêtres et y inscrire sa propre vie aide peut-être à s'ancrer dans l'époque anxieuse que nous traversons.

Anne Berest est née en 1979. Elle a commencé son activité littéraire en fondant une petite maison d'édition avec une amie pour offrir, à compte d'auteur, la conception «de biographies sur mesure ». Telle est son école d'écriture. Des biographies écrites pour une clientèle, elle est passée à des textes littérairement ambitieux inspirés par des histoires familiales, démarche parfois qualifiée de « roman vrai ».

Ascendance bretonne

Très vite, l'histoire de sa propre famille l'a captivée. A commencer par le roman de la vie de son arrière-grand-mère, figure intellectuelle, muse et épouse du peintre Francis Picabia, *Gabriële* (Stock, 2017), écrit à quatre mains avec sa sœur Claire, également écrivaine. Dans *La Carte postale* (2021, Grasset), Anne Berest explore sa lignée maternelle, une histoire familiale obscurcie par la déportation de ses arrière-grands-parents et de leurs enfants morts dans les camps nazis en 1942. Sa mère, la professeure et linguiste Lélia Picabia, y tient une grande place. On la retrouve dans *Finistère*, pareillement accrochée à sa cigarette comme à une bouée (pas une seule apparition sans sa cibiche !), mais le père, Pierre Berest, un scientifique placide et taiseux, salarié de la fameuse Polytechnique, lui aussi fumeur (marque d'une époque) et son ascendance bretonne occupent cette fois la place centrale. De 1909 à 2024, le roman se déploie en six « Livres », chacun d'eux constitué de chapitres. La narration se déroule au fil de la chronologie, avec quelques incises ouvrant des lucarnes sur l'actualité d'Anne Berest en train d'écrire son roman. C'est aussi l'histoire d'une famille bretonne qui s'extrait d'une certaine pauvreté pour « monter à Paris », tout en restant profondément attachée à ses origines.

Pétrissage littéraire

Plus les personnages évoqués sont lointains, l'arrière-grand-père Eugène, fondateur d'une coopérative agricole en Bretagne, que l'autrice n'a pas connu, ou son grand-père, qu'elle a peu connu, Eugène lui aussi, devenu professeur de lettres, plus ils sont littérairement pétris. En ces temps de patriarcat mis à mal, cela fait du bien de rencontrer des figures de pères au cœur généreux, certes immergés dans leur époque, mais à l'esprit ouvert et volontiers précurseur. Une fois traitées les ères des aïeuls, le roman prend une tournure plus personnelle quand il s'agit du père de l'écrivaine, Pierre. Comme s'il glissait d'une littérature du nous à une littérature du je. Le contexte historique est toujours bien présent, avec une large ouverture parisienne sur les chamboulements survenus en 1968 et les années suivantes, dont ses parents apparaissent comme de purs produits.

La lune et les marées

« J'étais une vraie fille de gauchistes, note-t-elle, je fumais des cigarettes roulées. » Et interdit de jouer à la poupée. Il y a surtout sa frustration et sa tristesse face au fossé qui se creuse entre elle et ce père qu'elle admire, aime, ce type extra qui « fabrique une machine pour calculer l'influence de la Lune sur les marées terrestres », ou invente un inclinomètre prouvant que le Louvre penche, et cette froideur, cette indifférence qu'il semble afficher à son égard.

Le roman boîte un peu entre le déroulement par moments laborieux d'une généalogie et des pages finalement brûlantes tenant du journal intime. *Finistère* pousse à s'interroger sur ce qui fait passer un simple écrit mémoriel au statut d'œuvre littéraire. Car nous sommes en littérature avec Anne Berest. Cela

tient à peu de chose. Un ton peut-être. Un ravaudage ingénieux des vides et des absences. Une manière obsessionnelle d'investir la mémoire et d'habiter les personnages qui transcende le patient déroulé des faits.

Genre : roman

Auteur : Anne Berest

Titre : Finistère

Editions : Albin Michel

Pages : 382